Olivier Kahn, le scientifique, l'homme, mon frère

Axel Kahn

Paris, le 2 février 2001

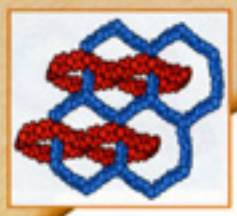
L'attachement à un homme, à une femme, à son frère, n'est réductible à rien, et surtout pas à des dates. Celles-ci ne sont dès lors que des repères permettant de se raccrocher plus aisément au continuum d'une vie à laquelle on était attachée. Ainsi, outre le 8 décembre 1999, ce sont trois repères qui me reviennent pour renouer avec l'Olivier Kahn qui nous était commun, à vous, ses collègues et élèves, et à moi, son frère.

En juin 1964, alors qu'il vient de recevoir son diplôme d'ingénieur de l'École Nationale de Chimie de Paris, Olivier m'explique qu'il va entreprendre une thèse, et que celle-ci marquera le début d'une carrière d'enseignement et de recherches. Rien d'autre, me dit-il, ne l'intéresse sur le plan professionnel que de participer, avec ses moyens et son enthousiasme, à l'aventure de la connaissance.

En avril 1969, Olivier soutient sa thèse dans l'amphithéâtre même où nous nous trouvons aujourd'hui. Il est ému, brillant, accompagnant ses phrases et ponctuant ses démonstrations de grands gestes des bras. Je n'y comprends rien, je suis fasciné. C'est ensuite, trente ans plus tard, que je l'évoquerai, en novembre 1999, quelques semaines avant sa disparition. J'étais venu à Bordeaux pour y donner une conférence et en profitais évidemment pour passer la fin de la semaine avec Olivier et Joanna. Ce fut la dernière fois que je vis mon frère vivant. Le dimanche après-midi, nous partîmes tous les quatre, Olivier et Joanna, moi-même et Joëlle, nous promener sur cette langue de terre étrange qui s'avance profondément au cœur du bassin d'Arcachon. Comme il est naturel en cette saison, le vent était soutenu et frais, le ciel était bas, il se confondait bientôt avec le gris ridé et grumeleux des flots du bassin. Le chemin lui-même, au ras de l'eau, semblait émerger de nulle part et y mener aussi. Cet univers estompé n'était pourtant ni vide, ni mort : en grappes blanches, grises et noires, des cohortes d'aigrettes, hérons, cormorans et autres volatiles aquatiques contribuaient à diversifier ce paysage impressionniste d'où toute couleur vive était exclue : *impression, soirée d'automne*. A cette dissolution fusionnelle de l'eau, du ciel et de la terre répondait celle des repères chronologiques. Cheminant d'un bon pas à quelque distance des femmes, nous ne parlions, Olivier et moi, que d'un seul temps, celui de nos vies. Il englobait sans distinction le passé, le présent et l'avenir.

C'est sur certains éclairages de sa vie, tels qu'ils se précisèrent en cet après-midi de novembre, que je voudrais revenir maintenant. Mes commentaires se limiteront au domaine public : Olivier était d'une telle pudeur qu'il aurait manifesté sa désapprobation à ce que je vous entretienne de questions qu'il considérait appartenir à la sphère privée.

Il n'est pas possible de séparer l'homme et le scientifique. Il était un homme de science, et cela marquait tout son être. Olivier pensait, et je le rejoins sur ce point, qu'une vie valait avant tout par ce qu'elle créait. Or, c'est dans le domaine scientifique qu'Olivier savait qu'il pouvait créer le mieux. Au printemps 1998, nous fûmes, lui et moi, invités sous l'égide de l'Ambassade de France en Italie à des rencontres entre membres des Académies des sciences françaises et italiennes. Un court texte présentait les conférenciers et les sujets qu'ils désiraient traiter. La conférence que devait prononcer Olivier s'intitulait « *Temps, mémoire et molécules* ». Son préambule débutait par cette profession de foi « *Tout scientifique doit se fixer des défis, de préférence ambitieux. Ces défis jouent en quelque sorte le rôle de lumière qui éclaire la route le long de laquelle il chemine, lumière dont il doit s'approcher autant que faire se peut* ». Dans cette phrase, il livre les maîtres mots de son existence : la lumière et la vérité (scientifiques) ; le défi, l'effort et l'incertitude. C'est ainsi que se présente pour lui la vie bonne, définie par l'effort consacré à la recherche incertaine de la vérité. Cette vie bonne est belle aussi. La beauté va de soi quand elle couronne la créativité artistique, elle en est le but. Pour mon frère, cette beauté n'en est pas moins évidente et nécessaire au cœur de la créativité scientifique. C'est lorsque les concepts sont élégants, les théories bien bâties, et les objets créés d'une plasticité satisfaisante que le bonheur du chercheur est à son comble. En science, la beauté conforte la vérité : pour la plupart des théoriciens, un modèle biscornu a bien peu de chance de refléter fidèlement une loi naturelle. La qualité esthétique de la découverte scientifique en stimule également la dimension onirique. Je me suis toujours persuadé que lorsque, le regard vague, légèrement exalté, Olivier me parlait de champs de ligands et de transition de spins, cela lui évoquait des rêves que le béotien que je suis ne pouvait appréhender. C'est cette dimension du rêve qu'il mettait en exergue dans le



Magnétisme moléculaire
Un hommage à Olivier Kahn

préambule de sa conférence romaine : « *Nous voudrions aussi mettre en relief les rôles respectifs de la connaissance rationnelle, du hasard et du rêve dans l'épanouissement d'un champ scientifique nouveau* ». On ne peut créer sans imaginer, on ne peut imaginer sans rêver, voilà encore de quoi rapprocher le scientifique et l'artiste. C'est aussi comme un artisan qu'Olivier se voyait, un ciseleur d'un réel infiniment petit, un bâtisseur de molécules. Lorsqu'il évoquait le concaténat moléculaire, qui devait avoir les honneurs de la première de couverture de la prestigieuse revue américaine *Science*, Olivier disait qu'il voyait ses entrelacements comme une offrande façonnée afin de s'adapter au cou de la femme aimée. Mais, poursuivant la tâche de l'artisan, intervenait alors l'homme passionné de la chose publique et d'histoire. Ces molécules qu'il créait, il lui fallait, disait-il, leur conférer une citoyenneté, c'est-à-dire une cohérence, leur donner un sens, les transformer en sujets d'une nouvelle aventure. Ainsi, les objets moléculaires d'Olivier se voyaient investis des traits mêmes fondant pour lui la trajectoire d'une vie : cohérence, sens, aventure et incertitude. Cette dernière devenait même l'attribut ultime de la matière qu'il obtenait. Olivier disait des propriétés de bistabilité de ses aimants moléculaires qu'elles reflétaient les deux faces d'une même réalité complexe et riche, « Docteur Jekyll et Mister Hyde ». Alors, évoquant cela, il sortait de sa poche, la main tremblante et l'élocution soudainement comme enfiévrée, un tube de verre dans lequel reposait un objet innommable, disons blanc. Il l'approchait alors de ses lèvres, le caressait de son souffle magique et chaud. La chose bleuissait. Il me regardait alors anxieux de déceler tous les signes de mon enthousiasme. « *Tu vois, tu vois, ça a marché, n'est-ce pas merveilleux ?* ». Derrière ce phénomène qui me rappelait vaguement – j'ai conscience de dire là une insanité – le changement de couleurs des statuettes sensibles aux degrés hygrométriques que l'on gagnait dans les foires de mon enfance, il y avait pour Olivier la maîtrise affirmée sur les oscillations désinvoltes d'orbitales électroniques qu'il avait vues, qu'il avait comprises, et qu'il était parvenu à contrôler.

Olivier, le scientifique, se trouvait profondément à l'aise au milieu de ses pairs : tous partageaient les mêmes valeurs, la même aspiration à une vérité logiquement poursuivie mais réfutable, le même goût de l'émulation. Cependant, les règles du jeu sont ici claires et redoutables. Il est possible d'assigner une marque positive ou négative à l'itinéraire d'une vie. Les choses apparaissent nouvelles et originales, ou bien ne le sont pas. L'affirmation est fondée, ou bien insignifiante. Olivier était juste, il n'était pas indulgent. Il avait pour ses élèves un attachement qui procédait, à la fois, de l'admiration qu'il ressentait pour leurs qualités intellectuelles et leur potentialité scientifique, et la connivence qui s'établit entre un maître et ceux à qui il sait communiquer sa passion, qu'il parvient à convaincre de l'évidence de ses valeurs.

Bien entendu, l'amoureux des sciences qu'était mon frère, ne pouvait qu'être un homme de progrès. Pour lui, la science véhicule naturellement tant de valeurs positives, hymne à la puissance de la raison et moyen privilégié d'accès à une vérité éclatante, qu'elle constitue la plus sûre garantie de l'épanouissement de l'homme et de l'amélioration de sa condition. Par cette vision, Olivier se situait vraiment dans la grande tradition des hommes des Lumières du XVIIIe siècle. Cette conviction que la science a en elle-même le pouvoir de conduire au progrès de l'humanité, objet d'âpres discussions entre nous, le rendait extrêmement sensible à l'injustice : lorsqu'elle fleurissait dans un monde éclairé par le progrès scientifique, il la ressentait comme un scandale inacceptable. Ce sens de la justice procédait d'une des dimensions essentielles de l'enseignement de notre père, épine dorsale de la vie d'Olivier en société : le sens du devoir, défini par ce que la raison présente à la volonté comme nécessaire et est librement mis en œuvre, pour paraphraser les paroles de Kant. Le devoir de justice conduit tout naturellement à celui de solidarité envers toutes les victimes d'injustice. Combattre l'injustice devient alors l'une des finalités de toute organisation sociale et s'exprime par le service public ; le service du public comme moyen de lui rendre justice.

Cet attachement profond au bien commun et sa passion pour la liberté d'une recherche limitée seulement par les performances de l'esprit ont toujours conduit mon frère à ne pas donner suite aux multiples sollicitations dont il a été l'objet de la part du monde économique, évidemment très intéressé par certains de ses travaux. Olivier consacrait sa vie à créer de la valeur, mais il ne mettait pas dans ce mot le sens que lui donne les économistes et les boursiers.

Pour terminer je voudrais me faire l'écho, là encore, d'Olivier pour adresser des remerciements empreints d'émotion à toute son équipe, à tous ses élèves. Ils étaient au cœur de ses préoccupations. Par leur travail, par leur contact avec lui, par leur qualité propre, ils ont contribué à entretenir le rêve, et donc à faire en sorte que, jusqu'à ce jour de décembre 1999, je crois bien qu'en effet, la vie de mon frère a été, dans le sens qu'il donnait à ce terme, une vie bonne.